



«Photographier, pour ne pas sombrer dans le cynisme»

En septembre 2014, **Eddy Mottaz** s'est rendu sur l'île de Lampedusa pour «se confronter à la réalité relayée par les médias». Ses photographies sont à découvrir à l'Ancienne Gare, à Fribourg.

CHRISTOPHE DUTOIT

EXPOSITION. Lampedusa. Pour les Italiens, ce nom évoque de longue date un petit paradis perdu entre la Sicile et la Tunisie, un lieu de vacances idyllique, avec ses plages parmi les plus belles au monde. Depuis quelques années, Lampedusa est devenu aux yeux de la planète le synonyme macabre de la migration en Méditerranée, un cimetière à ciel ouvert pour des centaines de naufragés, un point d'entrée en Europe pour des milliers de refoulés. Pour beaucoup, Lampedusa symbolise un nouvel enfer.

Photoreporter depuis plus de vingt-cinq ans pour plusieurs quotidiens lémaniques, Eddy Mottaz s'est rendu sur cette minuscule île en septembre 2014. «Je voulais me confronter à cette réalité», explique-t-il devant les images exposées jusqu'au 20 février à l'Ancienne Gare, à Fribourg, à l'invitation de l'association Cyclope.

Sans idées préconçues, il débarque sur cette terre où sa fille a récemment travaillé. Sous un soleil de canicule ou à

la nuit tombée, il photographie la mer et les terres. «Je prenais des cadrages très neutres, sans aucune virtuosité: l'horizon au milieu, le sujet au centre. Je ne voulais y mettre aucun pathos.»

Eddy Mottaz s'attache surtout à ces paysages de magazines qui vendent du rêve. Sur la plage des Lapins, l'eau est turquoise comme aux Caraïbes. Près du phare, la mer est si sublime qu'elle fait dire récemment à une visiteuse: «Qu'est ce que j'aimerais me lever tous les matins devant ce tableau.»

Pêcheurs ou migrants?

Quelle méprise! En 2013, quelque 300 migrants ont été retrouvés noyés sur cette fameuse plage. Echoués avec leur embarcation de fortune sur l'une des plus belles plages du monde, quel terrifiant paradoxe!

Là réside toute l'ambiguïté posée par le photographe. L'embarcation au milieu de la mer, est-ce un bateau de pêcheurs ou un rafiote de migrants? Poser la question est y répondre.



Près du port de Lampedusa, Eddy Mottaz a photographié un cimetière de bateaux où sont entreposées les frêles coquilles de noix qui ont servi de *Radeau de La Méduse* à tant de réfugiés. Nulle autre trace tangente de détresse dans ses images exposées à l'Ancienne Gare, à Fribourg.

«Pour le compte du *Temps*, j'ai fait beaucoup de photos de migrants, raconte Eddy Mottaz. Ce sont toujours des moments très forts, très émotionnels, très douloureux. A Lampedusa, je n'avais pas envie de montrer des visages. Je voulais seulement me confronter à l'imaginaire de ce nom.» Du coup, le photographe utilise la métaphore. Il prend un fenouil sauvage devant un muret ocre où grimpent de minuscules escargots. «Certains y ont vu la marche des migrants.» Plus loin, il cadre un coin de mur bleu azur, quadrillé de câbles électriques. «Une de mes images les plus réussies. J'ai essayé d'aller au plus près du rien, qui devient alors son contraire.»

Aux cimaises de l'Ancienne Gare, les grands formats révèlent les textures d'une mer légèrement frisée par le siroc-

co. «Grâce au numérique, j'ai pris possession de la couleur. Maintenant, je peux choisir mes papiers, mats et doux. Je peux faire ressortir le relief de l'eau.» Le sculpteur sur pierre qu'il fut jadis retrouve là ses vieux réflexes.

Monochromes noirs

Près du port de Lampedusa, Eddy Mottaz prend les deux seules images en rapport direct avec la migration. Un cimetière de bateaux où sont entreposées les frêles coquilles de noix qui ont servi de *Radeau de La Méduse* à tant de réfugiés. Nulle autre trace tangente de détresse dans ses images. Tout se joue en mode mineur, sans facilité, sans évidence.

Surtout, le photographe pousse ses spectateurs dans les cordes. Dans sa série de ma-

rines, il montre deux images d'un noir si profond qu'on se croirait en présence d'un monochrome de Soulages. Sur la première, trois minuscules lueurs. Des bateaux. Sur la seconde, la côte en dégradé du gris très foncé au noir. Un geste ultime, proche de l'abstraction, bien que le photographe se défende de toute poésie. «Je cherche simplement à interroger la réalité.» Face à tant de beauté sur les images, le visiteur est laissé seul pour imaginer les horreurs qui ont pu s'y produire.

Une réalité que celui qui fut un pilier du *Nouveau Quotidien* a l'habitude de regarder avec décalage. «Après les Beaux-Arts, j'ai commencé la photographie au moment de l'avènement de *Libération*. J'ai beaucoup aimé l'idée du «pas de côté» prôné par Christian Ca-jolle.» Il marque une respira-

tion. «Je serais malheureux de travailler pour *20 Minutes*, car cette mise à distance est impossible. Je ne suis pas rassasié de travailler pour *Le Temps*. La rencontre avec les journalistes et les personnes que j'ai photographiées m'a fait grandir en tant qu'être humain. Pratiquer cette photographie me permet de ne pas sombrer dans le cynisme.»

Thématique de la mémoire

A 56 ans, Eddy Mottaz entend bien poursuivre sur cette voie plus personnelle. «Ce travail à Lampedusa fait partie d'une plus vaste série sur la thématique de la mémoire.» Un travail qui devrait déboucher, un jour, sur un recueil d'images. ■

Fribourg, Ancienne Gare, jusqu'au 20 février



«Ce coin de mur bleu azur est une de mes images les plus réussies, affirme Eddy Mottaz. J'ai essayé d'aller au plus près du rien, qui devient alors son contraire.»

Lumières et couleurs pour cet hiver

La Galerie Osmoz présente les peintures à l'huile de Marie-France Krähenbühl. Vingt-cinq œuvres qui explorent la région à la ville, en campagne et à la montagne.

TEXTE ET PHOTO: MÉLANIE ROULLIER

EXPOSITION. Marie-France Krähenbühl formée à l'Académie de Meuron, à Neuchâtel, expose régulièrement depuis 2003. Elle propose à la Galerie Osmoz, à Bulle, une approche picturale lumineuse et colorée.

Son coup de pinceau sûr et précis, est aussi varié. L'artiste travaille tantôt en explorant la transparence tantôt avec davantage de matière. Cette diversité offre à ses tableaux une agréable complexité. Sa peinture à l'huile est à la fois vive et douce,

comme sur le panorama *Fribourg sous la neige*. Les plus petits formats sont traités comme des croquis impressionnistes. Plus abstraits, ils s'observent à distance, là où ils donnent le meilleur d'eux-mêmes.

Les sujets d'apparence banale sélectionnés par l'artiste, comme les clients d'une terrasse au Belvédère ou l'ambiance de piquets dans la neige sont tous choisis pour leurs instants particuliers. «Je cherche à retransmettre un moment d'inspiration, l'impact d'un mouvement. Il faut alors aller vite, croquer l'essentiel sur place», explique-t-elle.

De retour dans l'atelier, la technique à l'huile qui demande beaucoup de temps de séchage oblige l'artiste à ralentir. Le challenge consiste à retenir, puis à reproduire la même intensité et vivacité malgré la lenteur du procédé. «Je dois retrouver sur la toile, ce moment que j'ai ressenti».

La peintre travaille sur plusieurs toiles en même temps, passant de l'une à l'autre jusqu'à obtenir le résultat qui la satisfait.

Ses paysages urbains ou campagnards traversent les saisons et transmettent à chaque fois un instantané très vivant. L'automne est en Glâne, l'hiver au pied des Gastlosen, le printemps au bord d'une rivière et l'été luxuriant sous le pont de Saint-Jean. L'ensemble de sa nature, agitée de couleurs franches, semble en mouvement, vivante. Marie-France Krähenbühl aime particulièrement les jeux de reflets de l'eau. Qu'elle soit le miroir posé après la pluie sur les pavés de la ville ou qu'elle glisse dans un calme remous reflétant le ciel. L'artiste retranscrit avec une finesse particulière la richesse de cet élément. ■

Bulle, Galerie Osmoz, jusqu'au 9 février. Jeudi, vendredi, samedi et dimanche de 14 h à 18 h



Marie-France Krähenbühl choisit ses sujets pour leurs instants particuliers. Elle expose régulièrement depuis 2003.